Morgan Sportes

Rue du Japon

SEUIL

0242733534
823
T 137

RUE DU JAPON, PARIS

D4
1999
29149
+ JQ

Du même auteur

Aux mêmes éditions

Siam
roman, 1982 et « Points » n° P296

La Dérive des continents
roman, 1984

Je t'aime, je te tue
coll. « Point-Virgule », 1985

Comédie obscène d'une nuit d'été parisienne
sotie, 1986

L'Appât
coll. « L'Épreuve des faits », 1990
et « Points » n° P16

Ombres siamoises
essai, 1994

Pour la plus grande gloire de Dieu
roman, 1995 et « Points » n° P76

Tonkinoise
roman, 1997 et « Points » n° P328

Lu
roman, 1997

Chez d'autres éditeurs

Le Souverain Poncif
roman, Balland, 1987

Outremer
roman, Grasset, 1989
Le Livre de poche, 1991

MORGAN SPORTÈS

RUE DU JAPON, PARIS

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*27, rue Jacob, Paris VI^e^*

DL- 14 01 1999 01649

AVERTISSEMENT

Les personnages de ce roman sont fictifs. Toute ressemblance avec des personnes existant ou ayant existé est donc pure coïncidence.

ISBN 2-02-030293-4

© Éditions du Seuil, janvier 1999

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE

1

Les fleurs de cerisier
En tombant m'ont égaré
Et fait oublier le chemin de la maison.
(Période de Heian, anonyme.)

Printemps, 24 avril...

Moins d'un an plus tard nous revenions sur nos pas, piétinant les ombres mauves et fragiles des marronniers du Luxembourg. Nous dépassions l'édifice de l'Orangerie – devant lequel une dizaine de vieux messieurs, torse nu, se faisaient bronzer (« ...Des petits vieux, des petits vieux, s'exclama-t-elle, c'est pour moi ! »), nous laissions derrière nous le Sénat.

A hauteur de la fontaine Médicis nous fîmes halte.

C'est là, affirma-t-elle, que je lui avais dit, pour la première fois : « Je voudrais voir Paris à travers vos yeux. » Je répliquai que c'était « un peu avant », à mon souvenir, en entrant dans le jardin ou peut-être même sur le boulevard Saint-Michel que nous avions redescendu après un déjeuner à la Closerie des Lilas.

Elle campa sur ses positions, c'était là et pas ailleurs !

Ainsi, telles ces figures fantomatiques de Verlaine évoquant dans « un parc solitaire et glacé » les ombres de leurs « amours anciennes », ressuscitions-nous, dans le tiède soleil du printemps, les prémisses de nos amours nouvelles : les passant en revue, avec une minutie maniaque, les analysant comme un policier pèse chaque virgule du procès-verbal qu'il doit remettre au juge, comme un moribond pourpense chacun des termes de son testament avant de plonger au néant.

Les arbres avaient retrouvé leur feuillage, les pelouses leurs

fleurs ; le monstrueux cyclope de bronze vert ornementant la fontaine continuait de guetter, du haut de son roc moussu, le couple d'amants en marbre blanc qui, nus, s'étreignent infiniment à ses pieds : le berger Acis donnait un dernier baiser à la nymphe Galatée avant d'être écrasé par le géant Polyphème.

Je m'étais fait plus pressant, dis-je, vous demandant si vous viendriez bientôt chez moi ; vous m'avez répondu, embarrassée : « Je suis avec quelqu'un » ; je me suis exclamé, ironique : « Mais ça ne fait rien… et puis je suis très discret » ; à quoi vous avez rétorqué, faussement outragée : « Oh vous, les Français… Moi ça me fait quelque chose ! »

Paris et le jardin du Luxembourg ressemblaient à un décor de théâtre où une jolie Japonaise, aux cheveux très courts plaqués en arrière, comme par de la cire, et tout luisants de reflets bleutés, donnait la réplique à un faune français plus que quadragénaire qui avait revêtu, sans doute pour dissimuler ses pattes de bouc et ses poils, mon pantalon de flanelle grise et ma veste à chevrons.

– J'étais accoudé comme ça, dis-je, posant mon avant-bras droit sur le rebord d'une énorme vasque en pierre dressée sur le devant du bassin rectangulaire de la fontaine. Je vous ai fait remarquer – signe prémonitoire peut-être ? – cet étrange trompe-l'œil architectural qui donnait l'illusion que la surface de l'eau allait en s'inclinant doucement de la vasque jusqu'au pied des sculptures (alors que c'étaient les murets longeant chaque côté du bassin qui, imperceptiblement, s'élevaient dans la même direction)… Je portais un costume de toile beige. Il faisait très chaud, c'était presque l'été. Le 15 juin je crois…

– Non, le 14 !

– Je vérifierai dans mes carnets… Pour avoir les mains libres et mieux vous enlacer (c'est à peine si vous m'aviez laissé vous voler un baiser au cou), j'avais relégué dans la vasque une revue achetée le matin même : un exemplaire de *Communisme* consacré à l'histoire du Komintern. Vous portiez une veste mauve et un chemisier fendu sur le devant. Pendant tout le déjeuner, à la Closerie, j'avais épié cette fente, y dérobant, par instants, la vision furtive et tronquée d'un sein. C'était de la provoc ?

Nous avançâmes le long du bassin en direction des sculptures.
– Il y a des amoureux déjà, dit-elle, montrant un jeune couple qui – faisant écho à Acis et Galatée – s'embrassait sur des chaises de fer.

Je la pris en photo, de profil, se silhouettant devant les amants de marbre : son nez, légèrement recourbé vers le bas, ses grosses oreilles, sa bouche épanouie, rose, le coin interne de ses yeux, pointu et crochu, l'assimilaient, par-delà le temps et les modes, aux canons immuables de la beauté classique nipponne fixée par les estampes.

C'était un Hokusai en ciré noir Yves Saint-Laurent.

La fontaine Médicis n'avait été qu'une escale, la plus nostalgique peut-être, dans ce pèlerinage amoureux commencé une heure plus tôt, au bar de l'hôtel Lutétia – là même où, un an auparavant jour pour jour, nous avions eu notre premier rendez-vous. Ne fallait-il pas en célébrer *in situ* l'anniversaire ?

L'idée venait d'elle, je crois. Elle m'avait téléphoné la veille, de retour d'un voyage à Tokyo, pour m'en faire la proposition. Entrant dans le jeu, et afin de donner plus de magique ressemblance à la scène, je proposai qu'on s'habille comme alors, elle avec son tailleur marron Kenzo, moi avec ma veste en tweed vert. Mais il faisait trop chaud pour le tweed et son Kenzo était au pressing.

– On prendra en tout cas les mêmes consommations, dis-je, moi un Perrier et vous un crème.

– Le Perrier c'est moi qui l'ai pris, lança sa voix dans l'écouteur, c'est écrit dans mon journal intime. Vous, vous avez bu du vin.

– Impossible, protestai-je (et je digressai sur l'extrême fragilité des témoignages humains). D'ailleurs j'ai conservé dans mes *archives* le ticket de caisse en date du 24 avril 1996 : *Bar du Lutétia, un crème, un Perrier, 102 francs, service compris.* C'est une irréfutable pièce à conviction.

– J'apporterai mon journal, rétorqua son imperturbable voix.

Le premier rendez-vous avait eu lieu à 17 heures. Nous dûmes fixer sa *commémoration* à 15 heures : elle n'était pas libre en fin

d'après-midi. Toujours dans mon souci de précise reconstitution historique, je comptais arriver un peu en retard afin, comme alors, de la trouver déjà installée à une table du bar… Aussi est-ce vers 15 heures 10 que je poussai la porte à tambour vitrée de l'hôtel. Je tombai immédiatement sur elle, dans le hall, avec ses immanquables cheveux gominés, son ciré noir, ses bottes noires et d'inénarrables bas résille, noirs eux aussi. (« Parce que ça fait pute, me dirait-elle plus tard, en ce moment, au Japon, toutes les filles en portent ! »)

Elle semblait émue de me voir. Quant à moi, je mimai la mine renfrognée d'un metteur en scène dont les caprices de l'actrice principale contrarient sans cesse les plans.

– Pourquoi avoir attendu dans le hall ? C'est au bar que vous deviez vous trouver…

Nous nous y rendîmes, par une galerie marchande ornée de vitrines où étaient exposés des produits de marque, parfums et foulards Dior, Chanel et autres. En entrant dans le bar nous fûmes un instant perplexes : à quelle table s'était-elle installée l'an passé ? Nous avions le choix, la salle était quasi vide. Elle opta pour une table d'angle et s'assit sur un fauteuil en velours roux genre 1925, juste en dessous d'une applique qui diffusait une lumière tiède et tamisée. Dans cet environnement très *avant guerre*, tout en clair-obscur, en boiseries, en velours, avec sa coiffure, pareille à un casque de cuir, qui me rappelait une photo fameuse de Man Ray (on y voit un visage de femme blanche, aux cheveux brillantinés, s'accoler à la face ébène d'un masque nègre) elle faisait comme partie des meubles – du décor dont elle semblait une secrète harmonieuse émanation.

Je l'abandonnai à sa table, sans donner la moindre explication, et, tel un acteur scrupuleux qui, au cours d'une répétition, reprend depuis le début un jeu de scène mal interprété, je ressortis du bar par la porte de la galerie marchande, afin d'y pénétrer à nouveau, via le hall, par la porte du grand salon.

L'air faussement nonchalant, je posai le pied sur le seuil du bar. Avant d'y faire mon entrée, mon *authentique* entrée, je jetai à l'intérieur un regard circulaire… Comme la première fois une seule Asiatique s'y trouvait, et c'était avec une Asiatique, dont

j'ignorais tout alors (à peine nous étions-nous parlé trois minutes au téléphone après avoir été mis en contact par une amie) que j'avais pris ce rendez-vous. Aussi ne m'avait-il pas été difficile de l'identifier. Seuls surgissaient de l'obscure encoignure où elle s'était exilée son buste bien droit, élancé (elle était assez grande) et le masque de son visage que mordoraient les lumières douces du bar. Je l'avais dès l'abord trouvée belle. Et – comme si la nostalgique comédie à laquelle nous nous livrâmes un an plus tard me l'eût rendue à nouveau étrangère – je fus frappé derechef, avec plus d'intensité même, par sa beauté et l'élégance de son port. J'avais esquissé deux pas vers sa table. J'en esquissai deux. Pour l'aborder j'avais dit, et je dis :

– Mademoiselle…

M'interrompant et se levant de son siège, elle m'avait dit et me dit :

– Monsieur…

Nous avions prononcé nos noms. Nous nous serrâmes cérémonieusement la main, comme nous nous l'étions serrée, et, mettant un terme à cette première phase de notre marivaudage, nous éclatâmes de rire.

– Un an déjà, dit-elle tendrement, c'est bien. Il faudrait qu'on se retrouve ici chaque année.

Je la regardai un instant avec tendresse puis, me grimant d'un petit air sadique, je lançai :

– Pas question. Notre histoire commencée au printemps doit s'achever au printemps ! Le contrat a été rempli. Nous sommes au dernier chapitre. Il ne nous reste plus, pour conclure, qu'à passer, comme prévu, une ultime nuit à l'hôtel Terminus ! Après, hop, on n'en parle plus, je vous licencie !

…

Troquant sa voix habituellement grave contre un petit ton flûté d'écolière larmoyante à qui a été promise une terrible punition, elle implora :

– Oh, non non, pas l'hôtel Terminus, pas le Terminus, je vous en prie, ou bien ce sera simplement pour marquer la fin du premier tome, non, du premier chapitre, non… de la préface !

– On fera le second tome si le premier est un best-seller, rétorquai-je impératif. C'est moi alors qui viendrai à quatre pattes vous

chercher. De toute façon il doit y avoir une bonne dizaine de Terminus à Paris. J'en connais au moins deux, le Terminus gare de Lyon et le Terminus Est. On peut toujours en utiliser un ! Il n'en manquera pas s'il nous faut achever d'autres volumes ! Et puis de quoi vous plaignez-vous ; Vous aurez trente pour cent de droits d'auteur… sur la version en langue japonaise.

– Vous aviez dit cinquante pour cent, répliqua-t-elle avec une soudaine pragmatique sécheresse.

– C'est bon, cinquante pour cent, concédai-je.

Et, maquignon, j'ajoutai :

– Mais vous assumerez les frais de représentation.

Je souris. Elle sourit. Le jeu reprenait – s'il avait jamais cessé.

Je sortis d'une poche de ma veste à chevrons un carnet rouge qui contenait les pages de mon journal intime concernant le début de notre liaison. Je le plaçai sur la table, ouvert au premier feuillet. Aussitôt, comme on dégaine une arme parce qu'on l'a vu faire à son adversaire, elle tira de son sac (Hermès) son propre carnet qu'elle posa devant elle, ouvert lui aussi, à côté du mien, et non loin de la bouteille de Perrier qu'elle avait commandée.

– Parce que c'est bien du Perrier que j'ai bu l'an passé, dit-elle, pas un crème comme vous l'avez affirmé au téléphone.

Je hélai le garçon et commandai moi-même un Perrier.

– Et pas un verre de vin, dis-je ! Le vin, c'est aux Deux-Magots que j'en ai bu, lors de notre seconde rencontre.

Elle haussa vaguement les épaules.

Et ce fut chose étrange et belle que de contempler ces carnets, de taille similaire, côte à côte, *tête-bêche* si l'on peut dire, le sien, que je voyais à l'envers, tout couvert d'idéogrammes noirs joliment calligraphiés ; le mien, placé à l'endroit, zébré de gribouillis bleus, et rouges parfois, en caractères latins. On eût dit deux projections de nous-mêmes, deux amants de papier et de signes qui, inconscients de l'obscénité de leurs ébats, s'accouplaient là, en public, sur une table de bar.

C'est ce même 24 avril qu'elle commença de me traduire ses carnets et que je lui fis lecture des miens (elle parlait ma langue, j'ignorais la sienne). Elle dictait en français sa version de telle

ou telle scène que je notais, quand je ne l'enregistrais pas sur un Dictaphone portable ; puis, prenant le relais, je lui lisais ma version de la même scène, de sorte que nous pouvions confronter nos témoignages. Cet exercice, qui s'étendrait sur plusieurs semaines, n'était pas linéaire. Régulièrement, nous nous interrompions pour avoir plus de détails, d'explications. Nous glosions sur une anecdote, argumentions sur une zone d'ombre, nous lançant ici dans un brusque flash-back, là dans d'intempestives anticipations. Une violente querelle, soudain, pouvait éclater, quand se montraient au grand jour certains aspects jusque-là restés cachés de notre liaison. Car, en théorie du moins, il était interdit de *mentir*… Ainsi cette expérience littéraire faillit-elle s'interrompre, définitivement, par une rupture de sa part, quand elle me découvrit une aventure qu'elle n'avait pas soupçonnée.

Notre *travail* commença au Lutétia, le 24 avril donc, se poursuivit à la Closerie des Lilas le 30 avril… Puis, de café en café, d'un quartier l'autre, de restaurant en bistrot, d'hôtel en caboulot, assis parfois au soleil sur la pelouse d'un square, parfois sur les quais de la Seine, les pieds pendant au-dessus de l'eau, souvent dans mon appartement du boulevard Richard-Lenoir, entre deux étreintes, nous continuâmes cette relation à deux voix de nos amours, y ajoutant toujours – fatidiquement – de nouveaux épisodes, puisque la journée même que nous consacrions à évoquer et traduire les péripéties d'une journée passée donnerait matière, par ses péripéties supplémentaires, à de subséquentes notes qu'il nous faudrait traduire encore et commenter, et cela dans un incessant processus de boule de neige, une composition en abyme, un jeu de poupées russes ou de boîtes gigognes, auprès duquel *Les Mille et Une Nuits* et *Le Dit du Genji* paraîtront aux connaisseurs un jeu d'enfant.

A cette histoire de fous où vie et littérature se télescopent et s'entre-dévorent (« J'arrête, me dit-elle un soir au téléphone, j'en peux plus, ça fait des heures que j'écris ! »), ne fallait-il pas prudemment mettre un Terme, un définitif Terminus : en emprisonnant ces récits foisonnant sans cesse en récits adventices (comme la branche engendre de nouvelles branches) dans quelque solide geôle de papier, dans un livre, un roman sur la dernière page duquel figurerait, pour l'éternité et par-delà notre mort même, l'infini du mot FIN ?

2

Au printemps
Chantent les oiseaux
Toutes choses se renouvellent
Moi seul vieillis.
(Période de Heian, anonyme.)

Fin avril

Lorsque je la rencontrai, cela faisait plus de six mois que je travaillais – particulièrement à la Bibliothèque nationale de la rue de Richelieu – sur les années trente, comptant rédiger un jour un roman retraçant les activités des agents chargés par Staline de manipuler les intellectuels européens… C'est ce qui m'incitait d'ailleurs à fréquenter les bars des grands hôtels et les brasseries de Montparnasse. Mes pas y croisaient ceux, effacés, de Gide, Malraux, Aragon, de Schoenberg en exil, de Klaus Mann, Kurt Weil, Brecht et tant d'autres…

Compulsant les archives et accumulant notes sur notes, j'avais l'impression de m'enliser toujours un peu plus en une tâche ingrate, sans fin, alors que, tentateur, le printemps déjà éclaboussait Paris refleuri d'une lumière neuve, savoureuse. Dans la somptueuse salle des périodiques de la BN (Bibliothèque nationale), sous ses colonnades élancées, ses coupoles, ses verrières, et comme protégé du monde extérieur et du Temps par ses murailles tapissées d'antiques ouvrages à la reliure de cuir usé, je laissais défiler sur un petit écran blanc dressé devant moi les images projetées des microfilms du *Figaro*, de *L'Humanité* ou de *L'Action française* d'avant guerre : le conflit sino-japonais, les grandes purges en Union soviétique s'égrenaient sous mes yeux… Telle

une Parque, mais une moderne Parque, une Parque de l'ère technologique, je débitais ainsi, jour après jour, mois après mois, année après année, le fil du temps passé – avec son cortège de titres sensationnels, qui souvent ne faisaient plus sens pour moi, et de photographies jaunies – tandis que, sous mes pieds, sans que j'en prisse tout à fait conscience, se dérobait simultanément, seconde après seconde, le temps présent…

J'avais quarante-huit ans.

Désabusé, dévoré de doutes, je sortais de la Bibliothèque nationale, « pour prendre l'air », achetais, dans un mouvement mécanique et inconscient, dont je ne percevais pas l'ironie, le journal *Le Monde*, y jetais un œil (il y était question d'un virus inconnu, qui frappait les bovins nourris industriellement, dit maladie de la vache folle : quel chercheur, dans cent ans, tournerait les feuillets jaunis de ce journal ?), et je remontais l'antique rue de Richelieu, me demandant, au spectacle de ses façades multicentenaires, si j'évoluais dans le Paris de 1936, dont je me saturais la cervelle, ou dans celui, irréel, de 1996 ?

Au bar à vin La Vigne, accoudé au zinc, mon index artistiquement posé sur la tempe, je commandais un verre de bourgogne et – m'égarant dans son âpre saveur tout en étudiant le magique ballet de la serveuse blonde à l'irradiante peau diaphane à peine teintée aux joues, comme par le subreptice pinceau d'un Boucher, d'une touche rose – je rêvais d'un autre livre, d'un livre auquel j'avais souvent pensé, sans avoir su en réaliser même l'esquisse, où il ne serait question (foin de politique et d'histoire) que d'amour et de *Beauté*.

La beauté, elle était partout : derrière ce bar en la personne de cette tournoyante blonde serveuse, dans les rues de Paris, repeintes de soleil. Et n'était-ce pas de la beauté de Paris d'abord, d'un Paris non encore tout à fait détruit par la spéculation, que j'avais envie de parler ? Jadis, Hemingway l'avait fait dans *Paris est une fête*, et Scott Fitzgerald, et Rilke, et Walter Benjamin, et tant d'autres étrangers que j'avais relus dans ma vaine quête des années trente. Mais ne fallait-il pas, justement – pour mieux extraire la quintessence de la beauté de Paris et de la France –

être, ou se faire, étranger ? Voir et se voir « du dehors » ! J'y avais souvent songé, et qu'en l'occurrence l'étranger idéal, le plus étrange des étrangers (mais qui devait appartenir à une culture aussi raffinée que la nôtre), c'était le Japonais. Connaisseur de l'Asie du Sud-Est, j'ignorais tout du Japon, fors sa littérature (et encore !), n'ayant jamais voulu y séjourner trop brièvement par crainte de le « gâcher ». Je me le réservais, pourrait-on dire, comme on dépose en cave une bonne bouteille, remettant l'instant de la boire au jour où l'affinement du temps l'aurait portée à son optimum de saveur. Mais n'était-ce pas le moment justement de décacheter ce capiteux carafon ?

Je rêvais de faire cocus Staline, Hitler et Franco (je ne les avais jamais autant méprisés, ces trois-là !) grâce à une jolie Japonaise au bras de laquelle, quittant avec les bancs de la BN les tranchées de la guerre d'Espagne, je dériverais, touriste et esthète à la fois, dans le Paris d'aujourd'hui, du Trocadéro de l'expo de… 1937 au bâtiment en construction de la nouvelle Bibliothèque nationale, vers la gare d'Austerlitz ; des médiévales tours de Notre-Dame aux ex-quartiers ouvriers de Belleville et Ménilmontant. Paris – vu à travers les yeux d'une Japonaise et, de ce fait, comme remis à neuf, dépoussiéré, distancié, théâtralisé – redeviendrait *une fête* !

Mais où la trouverais-je, cette Jap, cette nouvelle Laure, cette Béatrice aux yeux bridés ? Passerais-je une petite annonce : romancier à court d'imagination cherche inspiratrice nipponne de préférence sexy ? J'avais souvent parlé autour de moi de ce projet. A une amie dijonnaise entre autres (une artiste : *« sculpteuse »*, comme elle se définissait elle-même) qui servirait de déclic en cette affaire. C'est à l'instigation d'un de ses proches en effet qu'un bel après-midi d'avril 1936… euh, non, 1996, je recevrais d'une inconnue japonaise, se présentant comme une traductrice, un coup de téléphone. Sa voix était assez froide, très professionnelle. J'expliquai que je ne cherchais pas de traducteur mais simplement des Japonais qui, parlant bien français et s'intéressant à la littérature, voudraient échanger avec moi quelques idées. Elle voulut cependant me voir.

Peut-on m'accuser comme, amusée ou sérieuse, elle le ferait plus tard, de *préméditation* ?

– Vous vous servez de moi pour écrire votre livre et puis vous me jetterez au caniveau !

Pour l'instant, installé face à elle au bar du Lutétia, c'était moi, chien pelé, qui avais l'impression d'y être, « au caniveau », d'où il m'était donné de regarder, assise le tronc bien droit, les gestes des mains lents, élégants, une princesse nipponne. Je causais, je causais, de la France, du Japon, des années trente, de Fujita, du traducteur de Malraux, Komatsu, de Richard Sorge, l'espion de Staline posté à Tokyo, et puis de Paris, et puis de tout ce qui faisait la quintessence de la beauté française condamnée à plus ou moins court terme, comme toute ancienne culture d'ailleurs, au mondial laminage marchand. Crébillon, Fragonard, Watteau, Boucher étaient les noms qui, le plus souvent, revenaient dans ma bouche (dans ses carnets, dont elle me ferait lecture un an plus tard, elle écrirait laconiquement qu'elle m'avait trouvé alors *très bavard*). Je chantai aussi la gloire du vin dont il faudrait parvenir à parler « aussi subtilement que Kawabata d'un vase ancien ou Proust de l'étincellement de la lumière du jour sur un porte-fourchette en cristal ». Elle n'avait pas lu Proust, son français était insuffisant pour qu'elle en prît connaissance dans le texte original. Quant aux versions japonaises, « elles sentaient trop la traduction », c'était « forcé », ça ne « passait pas »…

– Je me réserverai de le lire dans mes vieux jours quand je connaîtrai mieux votre langue, me dit-elle.

Cette conversation, un peu guindée – mon interlocutrice était assez distante : il semblait qu'elle portât un masque, un beau masque de cuivre sur la face –, fut interrompue par un critique littéraire avec lequel j'avais rendez-vous. Elle me quitta. J'avais promis de lui envoyer par courrier un de mes livres. Sur sa carte, qu'elle m'avait donnée en partant (morceau de précieux papier blanc aux contours volontairement irréguliers, comme déchirés à la main), son nom était inscrit, en idéogrammes japonais au recto, en caractères latins au verso : TAMAKO. Au-dessous, un nom français précédé d'un prénom masculin et suivi d'une adresse indiquait qu'elle était « avec quelqu'un » (comme elle dirait devant

la fontaine Médicis) et que ce quelqu'un, chez qui elle vivait, habitait les beaux quartiers, le XVI[e] arrondissement, rue Raffet.

Un livre de moi devait prochainement paraître. J'avais encore pas mal d'argent, des arriérés de droits cinématographiques, et une avance sur un roman futur.

Mais quel roman ?

Rentré dans mon trois pièces à moquette râpée du boulevard Richard-Lenoir (cela faisait cinq ans que je me disais qu'il faudrait soit changer de moquette, soit de domicile), je donnai de rageurs coups de pied à une chaise innocente, la renversant les quatre fers en l'air ; à une autre chaise tout aussi innocente ; et, empilé au sol, à un échafaudage d'essais historiques et de romans concernant les années trente, point innocents, eux, car bourrés de volontaires mensonges. Je jetai un œil aux photocopies de photographies collées dans un poétique désordre au-dessus de ma table de travail : y figuraient des portraits de Isaac Babel, Ossip Mandelstam, Marina Tsvetaïeva, Boris Pilniak, Meyerhold, Koltsov, Trotski, Toukhatchevski, Andrès Nin… autant de victimes du Guépéou, artistes, intellectuels, militaires, membres du Komintern… Comme je fixais leurs mines défaites, désespérées (certains de ces clichés avaient été pris après des séances de torture) avec un regard ennuyé, blasé, méprisant peut-être même, si ce n'est coupable, j'eus la tragique et inconfortable impression qu'ainsi plaqués, le *dos au mur* – scotchés, épinglés, bâillonnés – ils attendaient en silence, un silence lourd de reproches à mon égard, qu'on les exécutât une seconde fois. Allais-je les trahir pour une « petite Japonaise » ? Moi qui voulais, par-delà la plaque bétonnée de mensonges recouvrant leurs cadavres, faire retentir leurs voix ?

Je lançai un œil au plafond de ma chambre dont la peinture, par larges plaques, s'écaillait ; aux meubles joliment veloutés d'une poussière bleutée ; aux carreaux opacifiés par des mois d'incurie ancillaire qui les avaient rendus semblables, quand y jouait la lumière, à quelque fenêtre « cubiste » multicolore peinte par Robert Delaunay. Est-ce qu'une princesse nipponne viendrait jamais mettre ses petons dans pareil foutoir ?

Je n'irais pas le lendemain, contrairement à mon habitude, consulter les microfilms de la BN. Je resterais chez moi où je me plongerais dans la contemplation de livres d'estampes d'Hokusai, Eisen et Utamaro, achetés le matin même… J'y effeuillais les visages de courtisanes et geishas, croyant à chaque page reconnaître, mais revêtue de la somptuosité d'antiques kimonos : Tamako, Tamako, Tamako.

Des Japonais, Oscar Wilde disait qu'ils n'*existent* pas : ils seraient la pure invention des peintres d'estampes. Les rencontrer, n'était-ce pas se vouer à la déception ? On les trouverait, prétend-il, aussi banals que des Anglais ou des Français – car seul l'art exprime la quintessence d'une civilisation. *C'est la vie qui imite l'art*, conclut Wilde, bouclant son paradoxe.

Regardais-je Tamako comme une sorte d'œuvre d'art ?

Le soir, je ne pus m'empêcher de lui envoyer un de mes livres. Et je passai la nuit à relire, de Tanizaki, *La Confession impudique.* Ainsi le Soleil levant commença-t-il d'établir en moi son empire, sa sphère de coprospérité comme disaient naguère ses idéologues fascisants. Tamako était-elle quelque métaphysique agent secret chargé de me subjuguer ? Pour le compte de qui ? Et dans quel but ?

3

Êtes-vous venu vers moi ?
Serais-je allée vers vous ?
Je ne me le rappelle plus.
Était-ce un rêve ou la réalité ?
Étais-je endormie ou éveillée ?
(Ariwara No Narihira, IXe siècle.)

Mai, juin...

Longtemps, pendant près d'un an, les deux projets romanesques se sont affrontés en moi. Sans doute faut-il voir, dans ce conflit alors naissant, la raison pour laquelle je ne cherchai pas à précipiter une nouvelle rencontre avec Tamako.

Je continuais d'aller à la BN. Je fis connaissance, lors d'une soirée, d'une jolie Chinoise de Shanghai parlant bien français, avec qui je me promis d'évoquer les années trente dans son pays (mais peut-être l'idée de déclencher quelque nouveau conflit sino-japonais, sentimental celui-là, m'avait-elle effleuré aussi ?)... Je me souviens encore d'avoir assisté, un brin de muguet fatigué à la boutonnière, et pas mal aviné, à un défilé du premier mai. J'y vis des trotskistes, sortis d'un film d'avant guerre, flanquer des marxistes-léninistes, ceylanais il est vrai, des communistes et des socialistes. Les slogans dénonçaient le triomphe du capitalisme (« Non à la mondialisation ! »), l'expulsion des immigrés et la multiplication des SDF : « Tout le monde a droit/ d'avoir un toit/ de rentrer chez soi... » clamaient les porte-voix.

Pour me remercier de l'envoi de mon livre, Tamako m'avait adressé une carte postale où figurait, en noir et blanc, la photo,

dont je ne comprendrais que plus tard le symbolisme tout japonais, d'une plante séchée. Ses feuilles, à demi recroquevillées sur elles-mêmes, formaient de raffinées volutes semblables à celles d'un motif d'argenterie. Je lui répondis par une carte.

Ne fallait-il pas conserver entre nous cette précieuse distance que les mots écrits – mieux que ceux, directs, proférés au téléphone – facilitaient ? Je voulais la maintenir dans cette sorte de pénombre où je l'avais aperçue, la première fois, au bar du Lutétia, éviter toute brusquerie, tout éclairage trop vif, laisser, dirais-je, « mûrir » les choses, l'attirer, lentement, dans mon monde, l'y capter, l'y assimiler, et la faire si bien mienne dans son étrangeté, qu'à travers elle, grâce à elle, je parviendrais – et c'était là l'idée artistique qui me poursuivait – à renouveler ma jouissance des choses.

Je la rencontrai, la seconde fois, aux Deux-Magots, à Saint-Germain, avec un de ses amis, Edmond (un vieux monsieur au demeurant fort vert et cultivé) qui n'était pas celui dont le nom et l'adresse figuraient sur sa carte de visite (lequel n'était pas jeune non plus, à ce qu'elle m'apprendrait). Il semblait, étrangement, qu'elle collectionnât ce qu'elle appelait des « petits vieux ». Je commandai du saint-émilion…

Depuis ma rencontre avec Tamako je m'étais remis à boire… du bon vin toujours. Et ce changement d'attitude – mes recherches historiques nécessitaient au contraire que j'eusse la tête claire et j'avais « marché » jusque-là au régime sec, Perrier et café – indiquait déjà un infléchissement en moi de la direction de mon travail : le vin m'arrachait aux froids et poussiéreux documents, me ramenant à la vie, à la chair, à l'amour, à l'éblouissement du monde environnant : Paris. J'en compulsais les différents crus, meursault, pommard, saint-estèphe, comme de capiteux dossiers où mon esprit, à sa guise, divaguait. Paradoxalement, l'ivresse par laquelle je cherchais à m'éloigner du monde des années trente m'y ramenait, suscitant, ce soir-là par exemple, entre les tables et les banquettes du café les Deux-Magots, devenu aujourd'hui un lieu si stéréotypé, les bruits, les éclats de voix, de rire, les tintements de verres, le va-et-vient de personnages bizarres, loufoques, loqueteux, mystérieux, d'une époque ensevelie où, bien

avant que l'existentialisme ne le mît à la mode, il était le rendez-vous des pauvres hères d'exilés allemands fuyant le nazisme. J'évoquai leurs fantômes.

Son ami nous quitta. Je proposai alors à Tamako de m'accompagner à un cocktail donné par un magazine féminin. Au Lutétia encore.

Remontant la rue de Rennes elle m'avait dit, laissant fondre un peu la froide attitude qui ne l'avait encore jamais quittée :

– C'est une chose folle que d'être ainsi à cheval entre deux pays, deux cultures, cela fait huit ans que je vis à Paris. Je ne sais plus qui je suis. Où je suis.

– C'est le plaisir aussi, dis-je, cette possibilité d'être autre, de regarder le monde environnant en étranger.

– Le plaisir… et la folie.

C'est alors que je lui avais conseillé d'écrire ses carnets. Quel livre alléchant ce serait !… Les souvenirs parisiens d'une jolie Japonaise fin de siècle. Nous bûmes, du moins je bus (elle ne buvait pas, pas encore) quelques coupes de champagne dans le salon surpeuplé du Lutétia où se tenait le cocktail. C'était chose pathétique que de voir trois ou quatre derniers Mohicans d'écrivains de qualité errer là, âmes en peine, dans la bruissante basse-cour de ces étranges euphoriques prolétaires de demi-luxe que l'industrialisation de la culture, grande dévoreuse d'imaginaire, s'est asservis : scénaristes à gages, rewriters en tous genres, journalistes, présentateurs télé, « marchands de caquet » eût dit saint Augustin de ces nouveaux sophistes qu'avec on ne sait quelle haine et quelle envie à la fois les « vrais » écrivains, dont prétentieusement j'imaginais faire partie, regardaient, de ce même regard de pauvre, d'humilié, de raté, que l'épicier failli, debout sur le seuil de sa boutique à la vitrine barrée diagonalement de l'infamante inscription « bail à céder », jette sur l'arrogant supermarché bâti juste en face. J'étais écrasé.

A Tamako, je soufflai :

– Je suis vieux.

– Non vous êtes jeune, répondit-elle.

Elle me quitta peu après (elle avait une permission de 20 heures, avant de rejoindre sans doute ce « quelqu'un » avec qui elle était). Un peu maladroit, timidement, je lui lançai :

– On se revoit ?

Je vidai quelques coupes, cherchant, auprès d'autres ratés scribouillards de mon espèce, on ne sait quelle chaleur animale humide, humble et complice (une journaliste télé me lança : « Où est-elle passée, ta Chinoise ? »)… et je rentrai chez moi.

Dédaignant cette fois mes livres d'estampes, je me plongeai, par dépit, dans les mémoire de Trotski.

Vous m'avez paru alors très mal à l'aise… bizarre, emprunté. Comme un adolescent qui ne sait rien des femmes, me dirait Tamako un an plus tard.

Je lui envoyai une carte postale représentant un Lénine, ou plutôt Leh Nin, statufié, le poing prolétarien brandi vers le ciel, tel qu'il se dresse encore, sur un énorme socle, au milieu du parc principal de Hanoi. Entre-temps j'étais retourné, comme le bagnard à son boulet, à mes microfilms de la BN, entrecoupant de plus en plus mon travail de chaleureuses agapes au bar La Vigne où, émerveillé chaque fois davantage par la beauté de la serveuse blonde et de sa peau si blanche, je songeais combien plus un Japonais, qui n'eût jamais aimé de femme occidentale, devait l'admirer, et d'autant mieux si, homme de culture, il appréciait l'œuvre de Fragonard et Boucher qui, à travers leur grille, lui eussent permis de la regarder avec plus d'acuité, de s'arrêter sur l'image de son visage, le détail de ses joues nacrées ou de ses oreilles brodées d'un ourlet de corail rose et transparent. Quelques jours plus tard, me retrouvant face à Tamako (qui m'avait téléphoné pour me remercier de l'envoi de ma carte) de part et d'autre d'une petite table de la Closerie des Lilas (« C'est bon que je m'éloigne du XVI^{e} arrondissement en ce moment », m'avait-elle dit au bout du fil), c'était à mon tour d'être « le Japonais », j'entends par là l'étranger, l'Occidental, qui pouvait « du dehors » se délecter de son étrange exotique beauté. Ce qui me fascinait le plus, c'était ses yeux – ceux-là mêmes dont, quelques quarts d'heure plus tard, face à la fontaine Médicis, je lui dirais qu'à travers eux je voudrais voir Paris. Ils m'apparaissaient comme d'incompréhensibles signes. Qu'est-ce qui les rendait si différents des yeux des Occidentales ? Point leur taille, les siens étaient grands, marron, assez largement fendus. On ne pouvait

dire vraiment qu'ils fussent bridés. Ses cils ? Sans doute. Assez courts et peu fournis, ils donnaient l'impression que ses paupières étaient « nues » ! Mais il y avait autre chose aussi que, mauvais observateur, puisque j'avais vécu longtemps en Asie du Sud-Est sans avoir résolu le problème, je n'avais pas su tout simplement VOIR.

Elle était arrivée au déjeuner avec un quart d'heure de retard, en pantalon et veste mauves, comme je l'ai dit, et portant un chemisier très fendu qui laissait de temps à autre apparaître ses seins mis bien en évidence par un soutien-gorge blanc, pigeonnant. Elle sortait, me dit-elle, du cinéma. Elle venait de voir en matinée un film d'Éric Rohmer, tout récent, *Conte d'été*. C'était de saison : nous allions prochainement quitter le printemps. Elle aimait l'ironique réalisme de Rohmer : « Ah les Français vivent comme ça, ils prennent le RER ! » C'est la première réflexion qu'elle s'était faite, quinze ans auparavant, quand elle avait vu à Tokyo un premier film de lui. Comme on voudrait se persuader que les Japonais se vêtent encore de kimonos, l'adolescente qu'elle avait été nous rêvait roulant carrosse, et habitant châteaux… Je lui dis que Rohmer était à la fois le Marivaux et le Musset de la classe moyenne française dont, avec une tendre ironie, il avait su saisir les petites misères, les égarements, l'aliénation, les conversations pathétiquement banales. Je me demandais cependant si le public nippon pouvait percevoir son humour si français. Elle me dit qu'il avait des amateurs chez les Japonais francophones.

Trois mois plus tard, quand je commencerais plus sérieusement à essayer de comprendre ce que Tamako avait dans la tête – et dans la tête précisément ce jour-là – j'irais voir, ethnologue scrupuleux, *Conte d'été*. Le sujet du film touchait d'assez près ses préoccupations d'alors. Il s'agissait d'un jeune homme qui, parti en vacances à Dinard, hésitait entre trois flirts de plage et, du fait de son hésitation même, ne parvenait à en séduire aucun…

Elle-même, m'expliqua-t-elle – après n'avoir fait que tremper ses lèvres dans son verre de chinon tandis que je buvais abondamment – « était » en ce moment avec « un vieux »… J'attribuai, chez une jeune femme apparemment si raffinée, cette expression « un vieux », relevant plutôt du vocabulaire de la pute parlant de

son micheton, à son imparfaite connaissance des nuances de la langue française. Par ailleurs elle avait au Japon « un jeune », qu'elle appelait « son Prétendant », qui voulait l'épouser. Elle comptait quitter « le vieux » mais ne savait pas si elle irait avec « le jeune » qui était japonais. Le jeune devait venir à Paris en juillet. Il voulait qu'ils fassent alors un « test » : vivre ensemble quelques jours pour voir s'ils pouvaient s'entendre.

– Un test, m'étonnai-je, comme pour une automobile ? On procède comme ça au Japon ?

– Non, mais c'est un Japonais un peu spécial.

Le « jeune » en question travaillait dans la publicité, il avait une agence ; le « vieux » était administrateur (de diverses sociétés immobilières). Tous deux semblaient fortunés.

Tel le héros de Rohmer en quête d'une femme, Tamako, donc, cherchait un homme. Et, sans doute, assise en face de moi à la Closerie des Lilas, me « testait »-elle à sa façon. Elle avait d'ailleurs « testé » ainsi la veille, ce que je n'apprendrais que longtemps plus tard quand elle me traduirait ses carnets, un autre « vieux », businessman, avec qui elle avait déjeuné, mais cette relation, dont elle nierait qu'elle eût été consommée, se briserait rapidement du fait de la maîtresse dudit « vieux » ; et elle devait « tester » le lendemain un « jeune », « travaillant dans les assurances », avec qui elle déjeunerait et qu'elle trouverait trop insipide pour rien poursuivre avec lui…

J'étais donc en position intermédiaire dans cette série de « tests ». Au demeurant, ces considérations psychologiques étaient loin d'être les miennes alors, et je ne prêtais que peu d'attention à des réflexions de sa part comme « c'est bizarre en ce moment on me fait des propositions », tout fasciné que j'étais par le spectacle de ses dents blanches (qui comportaient un petit défaut, une canine étant plantée un peu en retrait par rapport aux autres) croquant dans une part de tarte aux myrtilles, ou de ses lèvres charnues, épanouies, et d'égale grandeur chacune, dont je remarquai qu'à un rythme croissant elles venaient baiser les bords de son verre de vin (quand elle disait ne pas aimer boire). Y avait-il chose plus intéressante que de contempler cet Utamaro porter fragonardiennement un verre de vin rouge à ses lèvres roses ? Elle travaillait dans une « société de traduction », me dit-

elle. Parallèlement elle préparait en Sorbonne un mémoire sur l'ombre, particulièrement chez le Caravage, inspiré de l'essai de Tanizaki, *Éloge de l'ombre*, où l'écrivain japonais explique que le monde occidental – et plus particulièrement le monde occidental moderne – a l'ombre en horreur et qu'il attache tout son zèle, voir ses salles de bains, ses grandes surfaces, ses hôpitaux, ses métros, etc., à l'exterminer, quand l'ombre ferait intrinsèquement partie du monde architectural nippon… traditionnel bien entendu. Je lui dis qu'il fallait qu'elle vienne à bout de son mémoire, qu'on essaierait de le publier, qu'elle devrait même tenter d'écrire de façon plus générale sur l'Occident. Elle baissa le nez et dit :

– Je ne suis pas artiste, je suis trop *normale*.

– Normale ? Vous qui vous êtes déracinée depuis huit ans, ça n'est pas normal, ça !

Remontant quelques minutes plus tard les escaliers des toilettes de la Closerie (aux toilettes Tanizaki s'intéresse aussi beaucoup dans son livre : en l'occurrence, datant du début du siècle, elles étaient éclairées de façon discrète, tamisée), je me disais que c'était le moment ou jamais de tenter quelque chose.

Comme je me rasseyais devant elle, je posai ma main sur sa main. Sans aucune résistance de sa part, nos doigts s'entremêlèrent. Aussitôt ses joues, déjà rosies par le vin, s'empourprèrent. Bien mieux, elles virèrent à une couleur vineuse touchant au violet qui évoquait le noir d'ébène des cerises bigarreaux.

Le masque de bronze qui, depuis le premier moment que je la rencontrai, n'avait jamais quitté son visage, était soudain tombé. Elle s'humanisait. Son cou fin et long, son décolleté, dont la couleur naturelle touchait à l'ocre de Gauguin, avaient aussi rougi.

J'essayai de lui voler un baiser, par-dessus la table. Elle détourna la bouche. Nous sortîmes bientôt, dans la belle chaleur et la lumière des approches de l'été, descendîmes le boulevard Saint-Michel – moi l'enlaçant à la taille qu'elle avait infiniment fine et souple, un immatériel roseau qui semblait se dérober à mes doigts – jusqu'à la fontaine Médicis, au Luxembourg.

Après la *proposition embarrassante* que je lui avais faite, devant la fontaine, nous sortîmes du jardin par la porte jouxtant

le Sénat et longeâmes le théâtre de l'Odéon jusqu'à la rue du même nom. Je m'exaltai devant la beauté de l'enfilade en perspective fuyante, des fenêtres, des toits, des arcades.

– C'est beau, dis-je.

– C'est rigoureux, répondit-elle, roide, ayant repris son masque de sérieux.

Elle avait une façon brusque, presque militaire, de se *reboutonner*.

Descendant la rue de l'Odéon elle me confessa, poussée par je ne sais quelle nécessité psychologique dont le vin avait facilité sans doute le processus, une aventure plutôt sordide qui lui était arrivée sept ans auparavant à Istanbul (elle avait alors vingt-trois ans). Elle était allée dîner avec une de ses amies et deux Turcs, dans un restaurant. Au retour, son amie était montée dans la voiture de l'un d'eux, chez qui elle voulait passer la nuit. Quant à elle, elle avait pris la voiture de l'autre (« gras et poisseux ») qui, pendant le trajet, voulut la prendre par force.

– Laisse-moi faire ci et ça, me dit-elle qu'il lui dit, et je te raccompagne à ton hôtel. Je l'ai laissé faire « ci » puis « ça ». Il en a voulu plus. Alors j'ai ouvert la portière, on ne roulait pas très vite, et je me suis jetée dehors. Je suis rentrée à pied…

Elle m'avait aussi narré brièvement à la Closerie l'histoire d'un « escroc », rencontré en France, qui se faisait passer pour photographe de presse. Elle était partie avec lui en Malaisie, pour les vacances. Il lui avait piqué son argent et sa carte de crédit.

Et cette idée, de plus en plus clairement, se dessinait en moi, qu'elle – et nombre de jeunes femmes japonaises débarquant de leur île en Occident – y atterrissaient en quelque sorte comme des Martiennes, ignorantes de nous, autant que nous l'étions d'elles, et incapables de décrypter les codes sociaux du monde qui les entourait. Donc de deviner, face à un inconnu, à qui elles avaient affaire. Ainsi, apprendrais-je plus tard assez amusé, l'ambassade nipponne à Paris avait eu souvent à régler des problèmes concernant des jeunes femmes qui, engagées dans une liaison avec le conducteur même du taxi qui les avait piquées à l'aéroport, s'étaient retrouvées rapidement délestées de leur argent et abandonnées. Beaucoup d'entre elles aussi cherchaient, à peine avaient-elles quitté l'univers sans doute encore contraignant de

leur pays, du moins pour les femmes, à jeter leur bonnet, ou leur kimono de geisha, par-dessus les moulins, en se jetant à l'eau, c'est-à-dire dans les bras du premier venu qui ne fût pas japonais. J'avais eu moi-même, ce que je racontai alors à Tamako, une brève liaison de trois jours avec une apprentie journaliste japonaise, rencontrée quinze ans auparavant sur un ferry France-Angleterre, qui était devenue ma maîtresse une heure tout juste après notre première rencontre.

– On vit enfermées dans une île. Quand on en sort, c'est la folie !

Tamako parlait bien français, mais je doutais qu'elle connût nos codes et fût capable de deviner que, derrière l'image sociale apparemment séduisante de l'« écrivain » (on voyait mon nom dans les journaux !) je n'étais rien, économiquement du moins, ou presque. Il est vrai, j'avais quelques relations… Mais il y avait aussi chez elle ce goût de la culture et, chose inconnue des classes montantes de la plupart des autres nations asiatiques tournées vers la « modernité », cette toute japonaise nostalgie des choses passées.

Comme nous arrivions au carrefour où la rue de l'Odéon débouche sur le boulevard Saint-Germain, j'eus, à cause du vin sans doute, mais aussi entraîné par le film de notre conversation, une sorte d'hallucination : je vis le visage d'une vieille femme, turgescent, ridé, grimaçant, et comme surgi de l'impitoyable pinceau d'un Otto Dix, s'encadrer puis disparaître aussi vite, magiquement, dans mon champ de vision : un *memento mori* ?

Je laissai Tamako dans un bus, le 27, sur la place Saint-Germain-des-Prés (« J'aimerais vous revoir », m'avait-elle dit, un peu émue, en y grimpant) et je remontai vers la rue du Four prendre le mien, le 96. J'attendais à côté d'une femme enceinte, à la station. Un clochard ivre m'interpella : « Eh, toi, faudra perdre ton ventre, faudra maigrir. » Je me tâtai le ventre, il ballonnait un peu, certes ! « C'est à vous qu'il parle ? » me demanda la femme enceinte. Je regardai, perplexe, son ventre proéminent. « Oui c'est à moi », dis-je. Et, en riant, j'ajoutai : « Je suis si moche que ça ? » Elle de rétorquer : « Pour votre âge, vous êtes très bien. »

De retour chez moi, je lançai un œil caressant au bouquet de

pivoines acheté le matin même au marché Richard-Lenoir dans l'idée que Tamako viendrait peut-être.

Je me mis à mon bureau et, sous le regard désespéré de Trotski, Koltsov et autres, scotchés au mur, je commençai d'écrire le récit de cette journée – dont s'achève ici le récit.

4

Paris devint pour moi un beau jeu de constructions...

(Aragon, *Anicet ou le Panorama*, 1920.)

18 juin...

Allongé sur mon canapé 1925 en velours râpé et patiné par les ans, les pieds posés sur un accoudoir, je continuais de feuilleter mon livre d'estampes : l'une d'elles, datant des années trente, représentait une jeune Nipponne, les cheveux courts, coiffés à la garçonne, vêtue d'une robe occidentale et fumant, l'air désabusé, les coudes posés sur une table, devant un verre à cocktail où marinait une prune. Sa pose rappelait certaines scènes réalistes de Manet ou Toulouse-Lautrec. L'idée vaguement m'effleura que je pourrais faire une synthèse des deux romans qui continuaient en moi de se combattre, en inventant quelque héroïne japonaise « moderne » (un agent secret ?) venue à Paris pour l'Exposition universelle de 1937. Idée, vaseuse sans doute, qui s'en irait en fumée comme la cigarette de la fille figurant sur l'estampe. Parmi toutes les images de mon livre, il y en avait une sur laquelle je revenais régulièrement, de Hashiguchi Goyo : une jeune femme mince et nue, accroupie au sol, mais de façon que sa cuisse gauche cachait son ventre et sa toison (seul un sein menu était visible) et penchée, l'air absent, sur une bassine de bois où, de ses deux mains, elle tordait une sorte de mouchoir mouillé blanc et bleu dont on pouvait supposer, mais la chose n'était que suggérée, qu'elle venait de s'éponger le sexe – les draps défaits d'un lit traditionnel japonais, qu'on apercevait en arrière-plan, laissant

entendre qu'elle y avait fait l'amour. J'imaginais à Tamako le même corps élancé et effilé, les mêmes hanches un peu larges, les mêmes pieds si fins, et je lui trouvais un regard similaire, froid ou éteint, mal déchiffrable en tout cas.

Le téléphone sonna. C'était elle. Elle me demanda si j'allais « ce soir » au concert dont je lui avais parlé à la Closerie. Je lui dis que je m'étais trompé de date, c'était le lendemain qu'il avait lieu. Mais n'irais-je pas « aujourd'hui », insista-t-elle, assister à ce « vieux film » que j'avais aussi évoqué, *Ninotchka* ? J'essayais en effet de voir ou revoir la plupart des films des années trente passant à Paris. Pouvais-je manquer le chef-d'œuvre de Greta Garbo ? De sa voix, toujours étonnamment « pro » et autoritaire au téléphone (sans doute, tout captivé que j'étais par la beauté du visage de Tamako quand je l'avais en face de moi, ne portais-je pas attention à ses intonations si réfrigérantes), elle m'apprit que le film passait « A-14-heures-au-Grand-Action-rue-des-Écoles-dans-le-V^e^-arrondissement ». Manifestement elle avait sous les yeux l'*Officiel des spectacles*, qu'elle me récitait. C'était, à première vue, quelqu'un de très organisé. J'acceptai moins son invite que je n'obtempérai à son ordre. « C'est métro Maubert-Mutualité », précisa-t-elle, à la manière d'un tour operator cornaquant son client avec une ferme dextérité.

N'avais-je pas tout mon temps ? Tout mon temps à lui consacrer ! Et si elle le voulait, guide à mon tour, je la cornaquerais à travers le Paris d'avant guerre, où j'évoluais beaucoup plus, par l'esprit du moins, que dans celui de cette fin du XX^e^ siècle. J'étais libre, absolument libre. Ne me payait-on pas – à condition bien sûr que de tout cela sortît un livre ! – pour rêver ? Chose combien immorale ! Quel sorte d'étrange privilégié étais-je ? D'autres avaient de l'argent, moi je n'avais que du temps. D'autres perdaient leur temps à gagner de l'argent, je dépensais mon argent à perdre mon temps. J'avais misé sur le rêve.

Investissement risqué, sans doute.

Il était 11 heures du matin. J'allai flâner sur le boulevard Richard-Lenoir où était installé le marché en plein air, tout regorgeant de couleurs avivées par le soleil : des montagnes de cerises, noires, certaines, aussi noires que les joues de Tamako quand elle

avait bu, s'élevaient sur les étals, des oranges or ou ocre comme sa peau. Les crevettes rosées formaient des pyramides sur des lits d'algues et de glace pilée. Saumons d'argent à la tranche écarlate, daurades dorées, rougets et rascasses rubis, anguilles émeraude. On eût dit la vitrine d'un grand bijoutier de la place Vendôme. Mes pivoines étant fatiguées, j'achetai un bouquet d'œillets blancs, petits, des « œillets de poète ». Le bouquet glissé sous mon bras, à la façon d'un journal, je dérivai encore quelque temps entre les stands... Je traversai le boulevard Voltaire, achetai chez Nicolas quelques bouteilles de champagne, au cas où ce serait le « bon jour ». Mais j'étais décidé à ne rien précipiter.

Je m'en allai ensuite boire un verre au café Au Métro, en terrasse, sous un parasol jaune. Le soleil rutilait. L'œil vague, je regardais défiler devant moi les employés de bureau, caissiers de banque, secrétaires, dactylos, téléphonistes qui se pressaient d'aller déjeuner. Passa une jeune femme en minijupe rose à ras le bonbon, avec de longues jambes superbes. Je me fis la réflexion que je n'avais jamais vu Tamako qu'en jupe longue ou en pantalon. Elle n'était pas petite, ses jambes semblaient grandes, mais peut-être étaient-elles mal faites ? Je rentrai chez moi, mis le champagne au frigo, me fis deux œufs coque où je trempai des biscottes. Je n'avais pas faim. France-Musique débitait un air de Monteverdi. Je passai un costume beige en toile molle et un polo noir. Je sortis bientôt pour aller à mon rendez-vous...

Devant le Grand Action, rue des Écoles, je montai la garde. Sur l'affiche du film, un portrait de Greta Garbo. En dessous une bande publicitaire annonçait : GARBO RIT. C'était la première fois en effet que l'actrice suédoise, à réputation de froideur, interprétait un rôle comique, expliquaient les reproductions de coupures de presse d'époque collées aux murs du cinéma, à côté de la caisse. J'eus tout loisir de les lire, car Tamako arriva avec dix minutes de retard : en pantalon noir de satin chinois et chemise blanche encore très échancrée. Au visage toujours le même petit air froid, point suédois celui-là.

– Il ne fallait pas m'attendre, dit-elle, pourquoi n'êtes-vous pas entré ?

– J'aurais attendu ici toute ma vie, rétorquai-je, galant.

Je payai les billets. Dans l'ombre platonicienne de la salle obscure, défiant le cours inéluctable du temps, s'agitaient de vivantes images vieilles presque de soixante ans. Des morts tout frais, ressuscités par le miracle mécanique de l'appareil de projection, parlaient, riaient, chantaient, buvaient, mangeaient, s'aimaient sur l'écran dont la luminosité réfractée venait gouacher d'argent le bout du nez, les pommettes et la pointe du menton de Tamako que j'apercevais à mes côtés, de profil, ombre claire se détourant sur l'ombre plus sombre de la salle.

Tenant sa main dans ma main, mais sans trop de conviction, je ne me sentais guère d'ondes amoureuses ce jour-là, je regardais le film en jetant de temps en temps un œil vers son visage pour voir comment elle réagissait aux meilleures scènes et, en quelque sorte, vérifier si, quoique étrangère, elle en percevait les nuances et le sens.

Le scénario écrit, entre autres, par Wilder et Lubitsch, narrait l'histoire de trois agents soviétiques, qui, en mission à Paris, se laissent corrompre par les charmes de la capitale (champagne et petites pépées), tout comme « la » commissaire du peuple (Garbo) envoyée de Moscou pour les surveiller : elle tombe amoureuse d'un beau Français moustachu. C'est au Ritz qu'ils logent, en place de l'hôtel… Terminus où ils avaient ordre de se rendre…

La comédie était enlevée, sans cesse relancée par de nouveaux rebondissements, pétillante comme une coupe de champagne, légère et profonde.

– C'est ainsi que je voudrais écrire mon roman sur les années trente ! m'étais-je exclamé, une heure plus tard, comme nous buvions un verre en terrasse dans un proche bistrot.

Tamako s'intéressait-elle à ce que je chantais ? Y comprenait-elle quelque chose (particulièrement quand je digressais sur le pacte germano-soviétique narquoisement annoncé dans le film) ? Ou m'observait-elle comme un spectacle d'exotiques marionnettes ? Une attraction de cirque, Mickey Mouse à Disneyland ?

La tête légèrement baissée sur sa tasse de café, où elle avait trempé ses lèvres, elle releva les yeux dans ma direction, me regardant par en dessous. Et ce fut une autre femme, soudain, qui se trouva devant moi, plutôt une petite fille, au minois rond,

enjoué, espiègle. Vu d'en haut, son visage, d'habitude si froid, révélait une facette toute différente de sa personnalité, antinomique même, et par moi insoupçonnée… D'elle, comme de Garbo, une bande-annonce eût pu dire, chose à ce jour inouïe : Tamako rit.

– Vous avez deux visages, lui soufflai-je, fixant en m'en délectant sa mine de gamine goguenarde. La Jap arrogante, quand vous regardez de face, la chieuse, quoi, l'emmerdeuse !… et la petite Chinoise bidonnante quand vous jetez un œil d'en dessous. C'est bizarre, ce contraste…

Elle parut ravie de mes observations. « Mon côté gai vient de mon père, ma mère, elle, est plutôt froide », dit-elle. Son père, petit industriel aisé, avait épousé une femme d'une classe supérieure, cultivée mais assez distante, sinon « coincée ». Si je faisais des découvertes quant aux diverses expressions du regard de Tamako, je n'avançais pas d'un pouce en ce qui concernait la morphologie de ses yeux. En quoi étaient-ils si différents des nôtres ? me redemandais-je. Était-ce seulement qu'ils eussent moins de cils ?

Dans ses carnets elle nota qu'à ce moment très précis je lui avais dit : « Vos yeux sont nus. » J'en ai le clair souvenir et que, par ces mots, j'eus l'impression, si érotique, de la déshabiller tout entière, là, en pleine rue… Le sentit-elle ? Son visage, pudiquement, s'empourpra. C'est alors qu'à ses dires je lui aurais déclaré soudain, chose qui m'étonne encore aujourd'hui, mais peut-être était-ce quelque jeu de ma part dans le mouvement de la comédie tendre que nous venions de voir à l'écran :

– Je suis amoureux vous.

A ces mots mes lèvres auraient frémi, comme celles d'un adolescent de quinze ans disant pour la première fois « je t'aime » à une femme. Et c'est ce qui l'aurait fait « craquer » (« Je me suis fait avoir ! » renchérit-elle). J'avais essayé de l'embrasser. Nos bouches superficiellement s'étaient pressées. La sienne m'avait paru souple, délicieuse. « Vous êtes *trop*, dis-je, *too much* », expression alors à la mode. Du bout du doigt elle avait essuyé le rouge à lèvres laissé sur ma bouche. Et puis, écrirait-elle dans

son journal, elle avait regardé mes yeux *gris-marron comme d'un chat.*

Ce fut une expérience étrange, pour moi, le scribe, que de m'entendre ainsi décrire, mettre en mots, en « boîte », de me voir, à mon tour, l'objet d'une narration – couché sur le papier, abstrait, et, qui mieux est, dans une écriture idéogrammatique si étrangère qu'elle renchérissait sur la distanciation implicite au langage. Avec Paris c'était moi-même donc qu'à travers les yeux de Tamako je commençais d'observer. Le bonhomme, ainsi revisité, était-il antipathique ? Du moins m'était-il nouveau.

– Et vous, êtes-vous amoureuse ?
– Une fois sur deux, c'est pair et impair.

A sa mine il ne me sembla pas que cela marchât fort avec ce « quelqu'un » chez qui elle était (« le vieux »). Elle ajouta que depuis huit ans qu'elle se trouvait en France, elle ne s'y était jamais vraiment intégrée. « Je suis en marge. » Son grand-père avait rêvé pour elle un grand destin. Il pensait qu'elle allait « traverser l'océan », pour l'Amérique sans doute, et devenir célèbre, glorieuse ! En prononçant ce mot, « glorieuse », ses yeux étincelaient…

J'avais payé nos cafés. Nous remontions la rue Jussieu, au pied de l'immense tour noire de l'université. Si laide. J'y avais fait mes études, racontai-je. M'inscrivant en lettres à la fin des années soixante, j'avais imaginé me retrouver au milieu des boiseries et des peintures murales, certes un peu pompières et théâtrales, de la Sorbonne. J'eus droit au fonctionnel béton…

Comme nous arrivions à la bouche du métro Jussieu autour de laquelle s'agrégeaient des bouquets de jolies étudiantes, Tamako dit soudain, à brûle-pourpoint, et interrompant ma logorrhée :

– JE SUIS VIDE.

Cette phrase un instant me scia le caquet. Il y eut quelques secondes d'angoissant silence. Puis, pour chasser ces nuages, et jouant sur les mots, j'évoquai le zen, le Tao, qui sont des philosophies du « vide ». Le roman d'ailleurs que je rêvais d'écrire

– et il ne s'agissait plus cette fois de mon hypothétique roman sur l'avant-guerre mais de celui que Tamako m'inspirerait peut-être – porterait sur le vide. On n'y trouverait que des clichés, des clichés kitsch de Paris qu'on regarderait à travers les yeux naïfs d'un touriste – japonais de préférence. On en tournerait les pages comme le tourniquet d'un présentoir à cartes postales, sautant de la butte Montmartre en été au Louvre sous la neige, ou à une tour Eiffel nocturne illuminée par des projecteurs bleu-blanc-rouge. Tout cela aurait l'allant d'une comédie musicale américaine ! C'était, en quelque sorte, *A Japanese in Paris* que je rêvais d'écrire. Faisant un entrechat, je fredonnai : *Singing in the rain*…

Elle sourit, un peu tristement m'a-t-il semblé. Nous nous séparâmes à l'intérieur du métro. Je prenais la direction Austerlitz, elle allait en sens inverse, côté Boulogne.

– On ne prend même pas la même ligne, dit-elle.

Quand elle eut disparu, je crus entendre dans cette phrase un sens caché. Je me sentis misérable. Je rentrai chez moi. Une amie me dit au téléphone :

– Quand tu travailles, tu vas bien.

Travaillais-je ?

Je me plongeai dans le *Staline* de Boris Souvarine.

5

Voilà, voilà... tu auras du plaisir encore une fois.
Ah ! Oh ! Moi non plus je n'en peux plus... Ouf !
(Légende d'une estampe érotique
de Shunchô, 1785.)

Été, 20 juin

Le printemps s'achevait. Le soleil était à son solstice. J'étais à mon quatre-vingt-dixième dessous.

Tamako devait m'appeler sur les 10 heures. J'avais vaguement dans l'idée que ce jour-là serait « le bon ». J'étais « mauvais » : vaseux, migraineux. Je ne me sentais pas d'« humeur ». Décrocherais-je le téléphone ? Brancherais-je le répondeur ?... Et cependant, contradictoirement, je déplaçais d'une pièce à l'autre la poussière de ma moquette avec un aspirateur asthmatique. A 10 heures 30 précises, le téléphone sonna. Sa voix autoritaire, militaire, me dit que « cet après-midi » elle était libre. J'essayai de bredouiller quelques prétextes, d'évoquer un pseudo rendez-vous qui m'empêchât de la voir. Elle les balaya je ne sais trop comment. « Eh bien, passez chez moi à 15 heures », dis-je, vaincu. Je ne voulais pas tout gâcher en précipitant les choses, les déflorer de leur aura poétique. Mais la force des « choses » l'emportait sur ma molle volonté. L'esthète baissait les bras, Wilde abdiquait. « Vous avez un code ? » demanda-t-elle, toujours très pratique. « Euh... oui... » dis-je. Il y eut un silence. Elle attendait bien sûr que je lui donne mon code. « Je ne m'en souviens pas, poursuivis-je, mais je crois que dans la journée on n'en a pas besoin. » « Et le soir, vous faites comment pour rentrer chez vous ? » « Euh ? » m'interrogeai-je. Et, après réflexion, j'ajoutai : « Je le

retrouve mécaniquement sur le cadran. C'est géographique comme mémoire, pavlovien. C'est mon doigt, en fait, qui s'en souvient. » « Pas mon doigt », rétorqua-t-elle, acerbe. Penaud, je mis mon nez dans un carnet où le code était inscrit et le lui donnai.

Après avoir raccroché, je jetai un regard circulaire sur mon appartement, particulièrement sur le canapé du salon où, en toute bonne logique, j'allais la prier de s'asseoir, comme je faisais d'habitude avec tous mes visiteurs. Je posai « négligemment » sur une table basse, toute proche, un exemplaire du magazine de faits divers *Détective*, année 1928, où figurait en couverture la photo sépia d'une salle de cabaret de la rue de Lappe avec ses putes à accroche-cœurs, cibiche au bec, ses apaches en casquette, foulard noué au cou, ses marins et, venus là s'encanailler, quelques bourgeois en frac… Je déplaçai des bibelots, cachai la reproduction, un peu trop suggestive, d'un croquis de femme nue, jambes écartées, de Egon Schiele, rangeai un livre et, à peu près satisfait de cette sommaire mise en scène, je fourrai dans un sac une serviette et un maillot de bain, décidé d'aller me « rafraîchir les idées » à la piscine du Sport-Club de la République où j'avais mes habitudes. Peut-être irais-je mieux après…

Le Sport-Club est un de ces gymnases récemment construits en France à d'innombrables exemplaires pour le bien-être des classes moyennes autochtones menacées collectivement de lumbago, du fait de leurs peu physiques activités professionnelles. Une orgie de néons y traque impitoyablement toute espèce d'ombre, en exterminant l'hérésie jusque dans les encoignures les plus dissimulées. La piscine, cependant, était peu éclairée, et j'eus le plaisir princier, ce jour-là, d'être le premier à en profaner les eaux paisibles. Nageant sur le dos, je pouvais contempler, au travers des baies vitrées dressées autour du bassin, une armée de fantômes étranges, évoquant les illustrations, par Gustave Doré, de *La Divine Comédie* : certains, en survêtement, d'autres en short et tee-shirt, beaucoup le front ceint d'un bandeau élastique de couleur vive, hommes et femmes, vieux et jeunes, Européens, Africains, Asiatiques, paraissaient assemblés là, comme au cœur des enfers, pour purger quelque cruelle peine. Les uns, courant sur

un tapis roulant mécanique en caoutchouc noir, semblaient voués, pour l'éternité, à faire éternellement du sur-place, à galoper toujours, sans avancer jamais, ni qu'un charitable infarctus mît fin à leur supplice ; les autres, assis sur un siège bas, les mains arrimées de part et d'autre d'une barre horizontale d'acier chromé suspendue en l'air, tiraient dessus avec acharnement, suant, ahanant, la carotide tout enflée et l'œil exorbité, afin d'amener la barre à hauteur de leur cœur, arrachant simultanément la multitude de poids de plomb qui, par le biais d'un filin glissant sur une poulie, y étaient reliés ; d'autres encore, esclaves volontaires, les fesses clouées à un banc de misère, tiraient et tiraient sur les biens réelles poignées d'invisibles rames, le dos arc-bouté, le front vermiculé de douloureuses rides, dans la vaine intention de faire avancer sur un océan inexistant une imaginaire galère. Les Danaïdes et leur tonneau, Ixion et sa roue, Sisyphe, Prométhée, tout l'Olympe des maudits se trouvait là, bien identifiable…

Le corps rafraîchi, l'esprit quelque peu rasséréné, je sortis de la piscine et m'en allai examiner au sauna, puis aux douches, côté hommes, car même aux enfers les sexes s'y trouvent séparés, quelques spécimens de ces réprouvés qui, entre deux séances de torture, semblaient autorisés à prendre du repos. J'observai, comme un peintre et un médecin à la fois, ces corps nus qui dégoulinaient de sueur ou d'eau savonneuse : ces sexes à l'état flaccide, longs et fins, épais et courts, d'aucuns pourvus de glands monstrueux entés sur des tiges filiformes, d'autres cordelés de saillantes veines émeraude ; ces testicules hérissés de poils, telle une paire de noirs oursins, parfois minuscules, comme rentrés dans le bas-ventre, parfois énormes, pendant bien plus bas que l'extrémité de la verge. Il était étonnant de voir combien la nature ou le bon Dieu avait mal proportionné tout ça, certains Hercules emphatiquement musclés étant pourvus d'appendices relativement petits ; certains minables gnomes révélant de gigantesques instruments.

« Tout cela » s'exposait à moi, dans la lumière crue, glaciale et clinique des néons, comme autant de quartiers de viande pendus à des crocs dans l'entrepôt frigorifique d'un boucher. Et c'était

pourtant « tout cela » que des femmes, transmuées en bacchantes par le désir, pouvaient aduler, adorer, idolâtrer, bouffer, essorer…

Je pris une douche froide.

Puis, me séchant au vestiaire, devant un grand miroir, je me contemplai en pied, Narcisse penché sur son étang de verre vertical : tout nu. La carcasse n'était pas trop mal bâtie, tirant sur le blanc, semée de taches de rousseur (la peau de Bretonne de maman), buissonnante de poils noirs frisés (le sang méditerranéen du papa), le ventre un peu ballonné (approche de la cinquantaine), le sexe sombre, le visage encore jeune, les cheveux bruns, abondants (pas un poil blanc encore ou presque).

Tamako, donc, apparemment, avait envie de « ça » et « ça » c'était ce que je voyais, là, debout dans le miroir, ce gros ver blanc velu. MOI !

Je sortis du Sport-Club, aperçus, de dos, monstrueuse matrone, la statue de la République, place du même nom, qui, depuis un siècle, soulève d'une main coquette sa pesante jupe de bronze empesée…

J'allai déjeuner à l'Anjou-Normandie, tout proche… Il était 13 heures 40. Un compte à rebours commençait jusqu'aux 15 heures de notre rendez-vous. J'avais – et ce repas pour moi était moins un acte de nutrition que de méditation – une heure et vingt minutes donc pour me remettre les yeux en face des trous, retrouver mon équilibre et – me rassemblant autour de mon centre de gravité égaré – saisir l'extrémité du fil grâce auquel, dès lors que j'aurais commencé de tirer dessus, se déroulerait l'écheveau de mon désir. Car c'était le fil de mon désir perdu que, piochant bouddhistement dans un morceau de veau froid ou un gâteau au chocolat « Forêt noire » en trempant mes lèvres dans un verre de chinon, je recherchais. Ma conscience mise en demi-sommeil (comme on baisse le régime d'un moteur), je laissai en moi se désembobiner le film de mes associations d'idées, scories dont je me purgeais, me purifiais, comme un cargo vide ses soutes avant d'entrer au port.

Exercice spirituel comme un autre.

Des bribes de conversations me parvenaient des tables voisines où déjeunaient des employés de la Société générale : « Il a des côtés intéressants à côté de côtés tyranniques », disait l'un. « Il ne faut pas se trouver dans sa ligne de mire », affirmait l'autre. Sans doute parlaient-ils d'un chef de service mauvais coucheur. Ils travaillaient. Travaillais-je ?

Je buvais un peu de café puis un peu de vin rouge, en mélangeant les saveurs, les dosant, comme si mon corps, mon être, fût quelque shaker où se préparait le plus subtil et parfait cocktail. Je m'assaisonnais, me farcissais, cuisinier de moi-même, pour mieux m'offrir à Tamako : salé, sucré, poivré – cuit à point ! Ça marchait… à peu près. Les pièces de mon être dispersé commençaient de se rassembler.

Derrière le bar, un garçon en tablier noir et bras de chemise cueillait régulièrement devant lui, dans l'évier à moi invisible, un verre à pied qu'il essuyait d'un geste lent et assuré avec un torchon blanc à rayures rouges, et déposait sur une étagère, dans son dos (où d'autres verres semblables étaient alignés comme des soldats à la revue) après l'avoir un instant élevé au-dessus de sa tête, tel un prêtre son calice, pour voir en transparence si quelque malpropreté n'en maculait pas encore la paroi cristalline. Sur le quadrilatère de la table, la bouteille de chinon, une cruche à eau en grès jaune Pastis 51 et ma tasse de café formaient une nature morte à la Pieter Claesz. La tasse de café était blanche, sa matière épaisse, grossière, pulpeuse, dirais-je presque. J'y bus à nouveau. Le liquide sirupeux en poissa délicieusement mes lèvres : et j'imaginais boire ainsi au corps, au ventre même de Tamako.

Chez moi je me préparai un nouveau café et, m'installant dans un fauteuil marron à tubulures d'acier chromé, je fis semblant de feuilleter un vieux numéro de *L'Illustration* de 1937 sur l'Exposition universelle : l'aigle nazi, en haut de sa colonne, et un couple de kolkhoziens colossaux brandissant une faucille et un marteau s'y affrontaient en couverture, au pied du Trocadéro.

15 heures approchaient. Régulièrement mon oreille se dressait quand j'entendais, qui résonnaient dans la cour intérieure où don-